

Danielle BERTRAND-FABRE

RÉCEPTION

À

L'ACADÉMIE DE NÎMES

Discours de bienvenue Madame Hélène DERONNE,
Président de l'Académie de Nîmes

Remerciements de Madame Danielle BERTRAND-FABRE
et éloge de son prédécesseur Monsieur Constantin VAGO

4 mars 2011

Le 4 mars 2011, au cours d'une séance tenue en son hôtel de la rue Dorée, l'Académie de Nîmes procède à l'installation de Madame Danielle Bertrand-Fabre élu le 14 janvier 2011 au siège de membre résidant laissé vacant par l'accession à l'honorariat de Monsieur Constantin Vago.

Madame Hélène Deronne, président en exercice, accueille le nouvel académicien en présence de Monsieur Alain Aventurier, secrétaire perpétuel et des membres de l'Académie.

DISCOURS DE BIENVENUE
DE
MADAME HÉLÈNE DERONNE
Président de l'Académie

Madame,

Une table ovale, une enfant penchée sur ses devoirs, à sa gauche, la mère brode, à sa droite, le père lit les dernières nouvelles du quotidien. La lampe accrochée au plafond par un long cordon de velours vert éclaire la scène : Edouard Vuillard, père du mouvement nabi, s'est spécialisé dans ces scènes d'intimité familiale. Cette intimité c'est aussi la vôtre Madame.

Enfant unique d'un père employé des services postaux et d'une mère toute dévouée au service de son foyer, vous avez grandi au rythme des déménagements que la carrière de votre père, fonctionnaire, imposait à sa famille : née à Mazamet en 1948, vos classes primaires et une partie de vos classes secondaires se sont déroulées dans l'Aude, dans le Tarn mais jamais en Corse où votre père avait été nommé. De 15 ans à 18ans, vous étiez au lycée de jeunes filles de Douai. À l'âge d'entrer en faculté votre famille était dans le Gard. Vous êtes devenue une étudiante de l'Université de Montpellier III. Esprit éveillé et curieux, vous avez grandi sous le regard attentif et aimant de vos parents qui n'avaient de cesse de vous faire connaître les richesses culturelles de toutes ces régions que vous traversiez. Ces nouvelles adaptations d'une ville à l'autre, vous les viviez avec certaines difficultés et en même temps vous les acceptiez ayant compris très vite que c'était source d'enrichissement dans la découverte de l'autre. Vous avez connu le pensionnat, la demi-pension, l'externat. Bien qu'issue d'une famille catholique, vous étiez élève d'écoles et

de lycées publics. Dans ce brassage social et religieux, vous avez acquis une attitude d'esprit et de cœur qui fut l'une de vos grandes richesses d'adulte : écouter l'autre sans a priori, sans connaître son histoire, estimer la personne pour ce qu'elle est aujourd'hui.

Fort intéressée par l'histoire, l'économie, les sciences naturelles, vous êtes inscrite en licence d'histoire à « l'essai », je vous cite ! Et ce fut la certitude grâce à l'enseignement de deux de vos professeurs d'université : Messieurs Jean Nicolas et Louis Dermigny : « je serais historienne ». Licenciée d'histoire moderne et contemporaine, vous soutenez votre maîtrise d'histoire et obtenez votre agrégation en 1972. Âge de l'apprentissage du savoir et âge des amours, vous n'y échappez pas. Sur les bancs de la faculté vous êtes amoureuse de celui qui deviendra votre époux, Michel Bertrand avec lequel vous aurez deux enfants, Lisa qui deviendra biologiste comme son père et Nicolas qui sera ingénieur en informatique et un passionné d'histoire pour son plaisir !

Ainsi la porte de l'enseignement secondaire vous est ouverte. Votre premier poste, le collège de la Grand'Combe en 1973 et ceci pendant quatre ans. Pour rapprochement de conjoint, vous êtes nommée au collège de la Paillade à Montpellier où vous restez 26 ans. Vous finissez votre carrière professionnelle au collège de Montarnaud près de Montpellier que vous quittez en 2008 pour prendre votre retraite. Les inspecteurs généraux de l'Éducation nationale qui veillent aux nominations avaient bien compris la force de caractère du jeune professeur que vous étiez : vous avez enseigné essentiellement dans des zones prioritaires en périmètre urbain. Dans ces classes il pouvait y avoir des difficultés mais de cela vous n'aviez pas peur. L'enjeu pour vous de l'enseignement était de permettre aux jeunes de se révéler dans leurs appétences à comprendre, dans la découverte de leurs qualités intellectuelles. Vous avez fait naître des vocations d'historiens.

Mais en vous, il y avait une attente complémentaire à l'enseignement, la recherche et c'est pour cela que vous décidez en 1992 de faire un DEA d'Histoire et de Civilisations, option Histoire et en 1999 de soutenir brillamment votre thèse de Doctorat d'Histoire et de Civilisations, option histoire moderne.

Votre champ de recherche épouse la forme d'un triptyque.

Le premier volet il était vôtre dès la maîtrise. Mazamet, votre ville natale, c'était aussi le textile et vous avez souhaité travailler sur l'économie au XVIII^e siècle. Par un hasard heureux, grâce à un dépôt d'archives privées Fornier de Clausonne en 1969 aux archives départementales du Gard, vous avez étudié pour votre maîtrise puis publié quelques années plus tard « Une maison de commerce nîmoise au XVIII^e siècle, Fornier et Cie (1762-1779) » et vous avez participé à l'aventure de la publication de la brochure appelée *Archives de Clausonne*, parue il y a vingt ans aux Archives du Gard avec un ami de faculté, Robert Chamboredon, sous l'autorité et avec le soutien de notre éminent confrère Robert Debant, archiviste, conservateur en chef et directeur alors de ce service départemental. Un travail fondamental que cette méthode d'analyse de textes, de papiers de familles, de comptabilité en partie double dont nous avons eu un exemple lors de votre communication « Florestine de Clausonne (1803-1834), une femme témoin de la vie des notables de Nîmes au XIX^e siècle » présentée à l'Académie le 17 décembre 2010.

Le deuxième volet de votre champ de recherche est celui de votre thèse. Vous deviez écrire quelques notes pour le CRDP et son édition bilingue occitan-français de la nouvelle « L'histoire de Jean l'an pres », par l'écrivain occitan l'abbé Jean-Baptiste Fabre, né à Sommières en 1727 et décédé à Montpellier en 1783. Vous êtes tombée en amitié pour l'homme et son œuvre. C'est pour lui et avec lui que s'inscrivent DEA et thèse de doctorat dont le titre est « Être curé en Languedoc au XVIII^e siècle : l'abbé Jean-Baptiste

Fabre entre ministère et littérature occitane (1727-1783) », soutenue à l'Université de Montpellier III, bien sûr. Je n'évoquerai pas les articles et publications qui s'inscrivent au cours de toutes ces années au lendemain de votre soutenance et qui vous permettent de faire partie de différents laboratoires de recherche dont celui de l'Université Paul Valéry, Montpellier, section histoire. Vous êtes devenue une spécialiste de l'histoire d'une catégorie sociale appartenant à la religion catholique. Et puisque votre héros, l'abbé Fabre fut vicaire à Aubais, vos amis de la Vaunage estiment que vous pourriez bien écrire l'histoire de la minorité catholique de cette contrée. Un beau sujet en vérité !

Lorsque vous avez été reçue à l'Académie en tant que correspondante le 28 mars 2008 vous prépariez une communication pour le colloque Guizot, proposant une comparaison entre Guizot et les académiciens de son temps dans une problématique sociale.

Et le troisième volet du triptyque ? Il sera consacré à la femme, une autre héroïne.

Vos grand-mères, vos tantes, vous ont marquée, vous ont structurée, une en particulier, votre grand-mère paternelle, celle de Mazamet chez laquelle vous êtes allée vivre de 13 à 15 ans alors que vos parents étaient en Corse. Deux années de bonheur dites-vous encore. Ces femmes et mères de famille travaillaient et démontraient que la femme pouvait aussi se réaliser dans et par le monde professionnel. Ce constat familial vous voudriez l'étendre à une réflexion sociétale. En fonction de l'héritage culturel reçu, quelles sont les différences entre la femme qui travaille et celle qui reste au foyer dans la société du XVIII^e siècle au XXI^e siècle, car, par votre expérience d'enseignante vous avez remarqué que ce phénomène sociétal pesait encore sur les jeunes filles d'aujourd'hui pour trouver leur orientation.

Une pédagogue, une chercheuse, une mère de famille, une épouse, vous savez gérer les espaces de temps libre qui vous restent en vous exprimant par le chant, vous faites partie d'une chorale, par la marche, par la photographie et par l'œuvre d'art que vous aimez retrouver sur les cimaises des musées.

« Fais de ta vie un rêve et d'un rêve une réalité » disait l'aviateur humaniste et poète, Antoine de Saint Exupéry. Sous la lampe au cordon de velours vert, je vous imagine, Madame, rêvant à votre vie.

Ce rêve n'est-il pas devenu une réalité ? Nous vous écoutons maintenant nous en parler comme vous allez évoquer la réalité de vie de celui auquel vous succédez, Monsieur Constantin Vago.

Et sachez dès à présent combien nous sommes heureux de vous accueillir comme académicienne non résidente au sein de notre maison.

REMERCIEMENTS DE
MADAME DANIELLE BERTRAND-FABRE

Éloge de son prédécesseur
Monsieur Constantin VAGO

Madame le président,
Monsieur le secrétaire perpétuel,
Chères consœurs, chers confrères et ami/e/s,

Je suis très heureuse d'être appelée à siéger en votre compagnie et je vous remercie pour vos propos chaleureux. C'est un honneur de rendre hommage à un chercheur de renommée internationale, qui est membre de l'Académie des sciences. Je connais le nom de Constantin Vago depuis longtemps, depuis l'époque où je partageais les loisirs d'un étudiant en DEA d'Écologie, qui allait devenir mon mari. Il se rendait au cours d'Écologie parasitaire du Professeur Vago, à l'Université des Sciences et Techniques du Languedoc, ou Montpellier II. J'ai entendu parler à ce moment-là de l'histoire extraordinaire d'une puce, en temps normal parasite du rat, qui peut transmettre une maladie mortelle à l'homme. Le processus de transmission de la peste ne laissait pas indifférente une historienne moderniste, confrontée à la réalité évoquée dans la Litanie des saints, « *A peste, fame et bello, libera nos, Domine* ».

Aux étudiants du DEA d'Écologie, Constantin Vago transmettait des connaissances et des méthodes de recherche. Il a été reconnu par ses pairs dès le début de ses travaux, comme en témoigne la recherche par le logiciel *Publish or Perish* qui analyse les publications citées par autrui. Les éléments d'information contenus dans cet hommage proviennent de différentes sources, grâce à la diligence de plusieurs Académies et à l'amabilité de Constantin Vago et de

sa fille, Sylvie Vago, qui indique que, pour son frère Philippe et pour elle-même, « il a été un modèle inébranlable ».

Constantin Vago est né à Debrecen en Hongrie le 2 mai 1921, où son père, bactériologiste vétérinaire, travaillait dans les services vétérinaires de la ville. Au cours de ses études, il est profondément marqué par l'enseignement d'Albert Szent-Györgyi, prix Nobel de physiologie ou médecine en 1937, pour la découverte de la vitamine C notamment. Il soutient en 1943 une première thèse, en étant assistant à la faculté des Sciences de sa ville jusqu'en 1945, exempté pour raison de santé de service militaire. Entre 1945 et 1949, il travaille à l'Hôpital français du Vorarlberg, à Feldkirch en Autriche, comme chef du laboratoire de microbiologie. La situation en Hongrie à la fin de la Seconde Guerre mondiale était dramatique. À la destruction des infrastructures due aux bombardements sur la ville de Debrecen, s'ajoutait l'isolement prévisible derrière le rideau de fer qui était progressivement mis en place, coupant l'Europe en deux. « De Stettin dans la Baltique jusqu'à Trieste dans l'Adriatique, un rideau de fer est descendu à travers le continent », déclarait Churchill en mars 1946, constatant les difficultés croissantes des relations diplomatiques de son pays avec les capitales d'Europe centrale.

Constantin Vago et son épouse, Catherine Sari, choisissent de s'installer en Europe de l'Ouest. Pour expliquer cette décision qui, à l'époque, correspondait à un voyage sans espoir de retour dans le pays natal, Sylvie Vago avance : « Mon père a estimé qu'il pourrait exercer son métier de chercheur avec plus de liberté et dans de bien meilleures conditions en Europe de l'Ouest où il avait des contacts dans le monde scientifique (l'Institut Pasteur par exemple) ». Le pays d'accueil sera la France, dont il maîtrise la langue, selon l'usage autrefois dans les milieux cultivés de l'Europe centrale, et dont il acquiert la nationalité.

À partir de 1949, Constantin Vago entre progressivement dans les services de recherches de l'Inra, l'Institut national de la recherche agronomique, et est intégré à la station séricicole d'Alès. Il prépare puis soutient une thèse ès sciences à Marseille en 1956. Un chercheur de l'Inra, Daniel Martouret, témoigne dans les archives orales de cet organisme, *Archives*, de leur rencontre. À Alès, dit-il, « Constantin Vago avait été d'abord affecté à l'étude des maladies du ver à soie. Puis, le sujet n'étant plus porteur, vu la concurrence faite à la sériciculture française par celle des pays asiatiques, Vago s'était reconverti en se consacrant à l'étude des virus, microsporidies, bactéries, champignons parasites d'insecte, démontrant ainsi ses compétences et ses motivations pour la recherche fondamentale ». Les deux hommes collaborent, au sein d'une équipe élargie, à une recherche sur la chenille processionnaire du pin et sa bactérie, *Bacillus thuringiensis*, le Bacille de Thuringe.

Un article, cosigné par Grison, Maury et Vago, décrit « l'Opération Ventoux » de 1958, effectuée dans le secteur de Malaucène de ce massif montagneux particulièrement infecté. L'article, « La lutte contre la processionnaire du pin *Thaumetopea pityocampa* Schiff dans le Massif du Ventoux. Essai d'utilisation pratique d'un virus spécifique », paraît dans la *Revue forestière française* de 1959. Après avoir décrit la situation du Massif et les conditions de production du virus, nous disons aujourd'hui de la bactérie, les auteurs évoquent leur campagne de pulvérisation par hélicoptère et la mortalité des chenilles qui s'en est suivie quelques semaines plus tard. La bactérie détruit l'intestin de la chenille malade, ce qui a pour effet d'augmenter la mortalité de ces prédateurs des végétaux.

Les auteurs en tirent trois conclusions. La lutte biologique, si les résultats sont confirmés l'année suivante, aura, écrivent-ils, « l'immense avantage d'être spécifique de l'insecte à détruire [et] de supprimer tout autre traitement

pendant un grand nombre d'années ». Enfin, ajoutent-ils, elle pourra être transposée à d'autres insectes pour protéger les peuplements forestiers. L'opération Ventoux peut être en effet perçue comme un tournant dans la lutte contre les insectes ravageurs des cultures et des forêts.

Cette époque correspond aussi à un tournant dans les recherches de Constantin Vago. Après avoir publié plusieurs articles sur les maladies du ver à soie, entre 1951 et 1957, il participe aux travaux sur la chenille processionnaire du pin à la fin des années 1950. Le point commun de ces recherches est l'intérêt pour les chenilles ; dans le premier cas, il s'agit de les faire vivre et dans le second, il faut les détruire ! Cela passe par une meilleure connaissance de leurs maladies puisqu'elles sont toutes attaquées par le bacille de Thuringe, aussi appelé le Bt, par ses initiales. Ce travail sur la chenille processionnaire est porteur d'applications futures dans la lutte biologique qui commencera à se développer, en faisant concurrence à la lutte chimique, une décennie plus tard. De nos jours, le Bt est devenu l'insecticide biologique le plus utilisé au monde, de très loin. Ces recherches ont donc connu des développements ultérieurs considérables pour la protection des invertébrés utiles, lors des traitements contre les ravageurs.

Tandis que notre époque regarde de près tout ce qui concerne le développement durable sur notre planète, ces résultats précurseurs n'ont été qu'un bref moment dans les activités du Professeur Vago, qui situait ses travaux dans le cadre de la recherche fondamentale. Selon son collaborateur Max Bergoin, la station d'Alès a acquis en 1964 le premier microscope électronique de la région, ce qui a permis la découverte de nouveaux virus et a bouleversé la vision que l'on avait jusque là de la virologie. Il écrit : « Les découvertes faites sous la conduite du Professeur Vago apportaient la preuve irréfutable qu'il existe des liens de parenté très étroits entre virus d'insectes et virus de vertébrés ».

Dans le cadre de l'Inra, Constantin Vago continuera ainsi dans la voie de l'approfondissement de la pathologie des invertébrés. Il s'est intéressé également à la virologie marine et à la pathologie végétale. Il a participé à la mise au point de la culture cellulaire d'invertébrés. Il a contribué à la mise en place d'instituts de recherche à l'étranger ainsi que d'organismes internationaux, par exemple en pathologie comparée et dans l'élaboration d'une nouvelle taxonomie des virus d'invertébrés. Il a effectué de nombreuses missions dans le monde, notamment dans le cadre de l'OMS (Organisation mondiale de la santé) ou de la FAO (Organisation mondiale pour l'alimentation et l'agriculture), suivant la conception qu'il se faisait des activités d'un chercheur scientifique. Constantin Vago a été nommé directeur de recherches à l'Inra en 1963 puis a dirigé différents centres de recherche à Alès et à Montpellier, où il était devenu professeur associé.

Ayant reçu de nombreux prix, il est Commandeur du mérite agricole, Commandeur de l'ordre national du mérite et Officier de la Légion d'honneur. En 2010, à Saint-Christol-lez-Alès, une rue Constantin Vago a été inaugurée en sa présence, pour commémorer ses activités à la station de l'Inra qu'il a dirigée dans cette ville. Il est membre de différentes sociétés savantes à travers le monde et a été élu à l'Académie d'agriculture de France et à l'Académie des sciences la même année, en 1971, à l'âge de cinquante ans, ce qui en a fait l'un des plus jeunes membres de sa génération. Il se rendait, indique-t-il, aux séances du lundi de l'Académie des sciences, où il a pu exposer ses travaux les plus récents sur l'ultrastructure des virus et le rôle des cristallisations dans les cycles viraux. Il est membre des Académies de Montpellier, Alès et Nîmes. Lors de sa réception comme membre d'honneur à l'Académie cévenole, en 1995, le secrétaire perpétuel André Haon a attiré l'attention sur le fait qu'il est « avec Jean-Baptiste Dumas, Louis Pasteur et Louis Leprince-

Ringuet, l'un des quatre membres de l'Académie des sciences [...] à être liés au Pays cévenol ».

Le pays où il a fait ses études l'a aussi célébré en 1990, année où il devient membre d'honneur de l'Académie des sciences de Hongrie. Cette élection, que l'on peut estimer plus tardive que d'autres, se produit un an après l'ouverture du rideau de fer, qui a marqué le début du processus de réunification européenne. En effet, des fils de fer barbelés furent sectionnés le 2 mai 1989 par des gardes-frontières hongrois, à la limite de la Hongrie et de l'Autriche. Cet événement a accru considérablement la liberté de circulation pour les habitants des deux blocs que comptait l'Europe, liberté qui a permis à bien des fugitifs de l'Est de revenir en visite dans leur pays d'origine, comme la famille Vago. Le 2 mai étant aussi la date anniversaire de Constantin Vago et de moi-même, il convenait de relever, pour terminer, cette coïncidence.

Évoquer Alès et les Cévennes fait resurgir les images des années de ma jeunesse gardoise. De cette partie orientale du Languedoc, j'ai acquis la perception des géographes, celle de l'amphithéâtre languedocien : les Cévennes, les garrigues, la plaine. J'ai vécu dans la partie basse, à Saint-Laurent-d'Aigouze, observant une économie locale complexe, liée aux étangs autour d'Aigues-Mortes. J'ai parcouru la partie la plus élevée pendant mon séjour à La Grand-Combe, dans les années 1970, par goût de la nature, par souci professionnel, emmenant des élèves sur les drailles cévenoles ou les oppidums voisins, en compagnie d'un de mes collègues. La découverte de la partie centrale est la plus tardive, par intérêt pour son passé. Les travaux historiques de ma thèse m'ont conduit de Sommières, ville natale de l'abbé Jean-Baptiste Fabre il y a trois siècles, jusqu'aux communautés de Vaunage. Je retrouve là désormais bien des amis.

Les contreforts méridionaux du Massif Central, dans leur partie occidentale, abritent les contrées que j'ai fréquentées

dans mon enfance, dans le Tarn, l'Aude et l'Hérault. Ma perception de cet espace est différente, profondément affective, déformée par les déplacements familiaux le long du sillon du Jaur et de l'Orb, de la Montagne Noire au Massif du Caroux. Nous quittions Mazamet, le pays de mon grand-père, souvent avec froid, pluie ou brouillard, nous trouvions à l'arrivée au pays de ma grand-mère chaleur, soleil et ciel bleu. Les fruits de la nature se succédaient rapidement, ponctuant l'étagement des microclimats : à Saint-Pons, les cèpes et les châtaignes, à Olargues et Colombières, les cerises, à Roquebrun, le vin et les agrumes, à Lamalou-les-Bains, l'eau, tandis qu'au Poujol-sur-Orb, nous attendaient enfin les croustades aux pommes et les croustades aux noix. Invariable succession qui défile à l'envers quand je retourne dans le Tarn par la route des hauts cantons.

J'ai épousé un descendant de deux familles, qui sont l'une tarnaise et l'autre héraultaise, pour lui aussi. Nous avons en commun de pouvoir situer les vignes de nos aïeux dans un terroir de l'Hérault qui nous relie à des chaînes humaines dont nous retrouvons la trace pendant plusieurs siècles. Dans une de ses vignes, l'aïeul cachait les raisins de table pour le plaisir des siens, tel un paysan de Vaunage croqué par l'abbé Fabre dans son fameux roman *l'Histoire de Jean l'an pres*. D'autres régions de l'hexagone sont apparues dans nos conversations familiales, tant la recherche d'un emploi conduit de nos jours à la rencontre d'autrui, favorisant des alliances plus lointaines.

Nous avons aussi une autre famille, multipolaire, dont la présence n'est pas attestée dans les anciens registres. La diversité y règne, abritant une vingtaine de nationalités d'origine assorties d'une demi-douzaine de religions. Son espace de circulation depuis plus d'un siècle est à l'échelle du continent ou de la planète, utilisant toutes sortes de moyens de déplacement. Cette famille-là est issue des états limitrophes de notre pays mais aussi d'un quadrilatère européen qui va de Varsovie et du Caucase jusqu'à Dublin et Porto, avec un

épïcentre dans les collines de Vérone, pays de mes ancêtres vénitiens. Quelques rameaux sont venus récemment d'Afrique et d'Asie. D'autres sont allés faire souche dans les Amériques, où ont émigré certains de mes grands-oncles, grands-tantes ou cousins italiens, en compagnie de mon grand-père qui est cependant revenu du Venezuela. Ma grand-mère attendait patiemment le retour de son fiancé. Le facteur, faisant la tournée, apportait ses lettres dans des villages de femmes que les hommes avaient désertés. Bien plus tard, ils sont repartis en famille s'établir dans un village du Sud-Ouest aquitain. À cette époque-là, le gouvernement français cherchait à repeupler les campagnes après l'exode rural et la Grande Guerre. J'observe que la population de ce village a retrouvé il y a peu les chiffres des années 1930.

L'échantillon familial que je présente est d'abord représentatif de lui-même puisqu'il s'agit de personnes ayant pu épouser des Français ou Françaises de plus longue date qu'eux-mêmes, formant des couples n'ayant pas hésité devant les différences religieuses. Il donne cependant, par sa dimension géographique, un éclairage sur la diversité et l'ancienneté de l'immigration en France. Des études démographiques vieilles de dix ans indiquent une origine étrangère pour près d'un quart de la population de notre pays, si l'on considère uniquement l'origine des grands-parents ; et davantage, en tenant compte des arrière-grands-parents.

Qu'étaient-ils venus faire dans nos contrées familières ? L'analyse est connue. Certains ou certaines venaient d'abord chercher un emploi, quittant des campagnes remplies d'hommes sans travail mais non sans courage ou ambition. D'autres ont migré pour faire des études puis ont rencontré un futur conjoint. Je voudrais aussi parler d'un troisième groupe. Ceux-ci ont eu à affronter les désastres politiques du siècle dernier et se sont mis en route, ont pris le train ou l'avion, arrivant dans ce pays, y restant, y faisant souche, acquérant la

nationalité française, pariant que quelques libertés fondamentales valent la peine d'arrêter la fuite.

Dans leur cas, s'intégrer, pour vivre en société, c'est acquérir les savoir-faire de la cuisine locale, les manières de table, de nouvelles règles de la civilité. C'est accepter de se retrouver plus bas dans le monde professionnel, pour ces commerçants ou artisans qui s'étaient moins difficilement décidés à partir, plus libres que des gens attachés à la propriété de leur terre. S'intégrer aussi pour eux, c'est observer dans ce pays d'accueil les solidarités à l'œuvre, que la santé y est affaire publique, que l'école peut s'intéresser au mérite. S'intégrer, c'est se recréer une famille quand on est parti sans grand espoir de revenir rapidement, tant certains régimes paraissaient installés dans la durée. La famille vécue n'est pas tout à fait la famille des généalogistes, elle se déforme au gré des affections et des adoptions amicales.

À l'inverse, l'adoption peut se concevoir dans l'autre sens. Être intégré à une famille, c'est partager quelques bonheurs culinaires de la vie antérieure ! Il faudra se ruer dans un *Delicatessen* pour retrouver dans telle pâtisserie un goût d'enfance, discuter doctement de la préparation des nems, savourer une paella ou un rizotto, dont on vous honore ce jour-là. Mais au détour d'une conversation dans ces familles élargies où les liens de l'affection relaient ceux du sang, surgissent les récits fondateurs des migrations, provenant de survivants de plusieurs génocides et de fugitifs des régimes autoritaires, voire totalitaires.

Je ne suis pas devenue historienne des migrations contemporaines, je suis devenue une historienne moderniste. Très tôt à l'université, la période moderne, de Christophe Colomb à la Révolution, m'a été plus familière qu'une autre. Trois enseignants ont joué un rôle dans mes orientations de recherche. Arlette Jouanna a dirigé ma thèse. Dépouillez large, me disait-elle, observez et comparez Fabre aux curés qui sont ses collègues ; c'est le bon moyen pour définir son originalité.

Henri Michel a été disponible pour le dossier des Archives de Clausonne, apportant ses conseils pour la bibliothèque de Barthélemy Fornier. Il m'a intégrée à l'équipe de recherche d'Histoire moderne de l'Université Paul-Valéry, après mon retour dans la ville de Montpellier. Enfin, j'ai eu la chance de croiser Louis Dermigny qui a dirigé mon mémoire de maîtrise, après des cours dont l'érudition me stupéfie encore. Quand l'opportunité de travailler sur les archives de Clausonne s'est offerte en 1969, notamment à ses étudiants d'histoire économique, il a organisé un voyage aux archives du Gard où ce fonds venait d'être mis en dépôt par René Seydoux, son propriétaire. Ce jour-là, à mon ami Robert Chamboredon et à moi-même, il a dévoilé la technique de la comptabilité en partie double utilisée par les négociants. Il m'a fait déchiffrer quelques pages sur le commerce de la draperie carcassonnaise expédiée par la société nîmoise Fornier et Cie. Devant mon aisance à lire le nom des villages audois, son œil interrogateur m'a longuement fixée. J'ai dû expliquer avoir habité Cenne-Monestiés dans mon enfance et joué dans ce lieu appelé la Factice, l'ancienne Manufacture royale.

Ce village est situé à la limite sud du granit et son terroir s'étend également sur des zones calcaires. Il marque le contact de la Montagne Noire avec la plaine du Lauragais, accueillant à la fois les dernières vaches et les premières vignes. Les forêts sont parcourues de canaux voulus par Paul Riquet pour alimenter en eau le Canal du Midi, à l'époque de Louis XIV, cette eau utilisée aussi pour laver la laine et contribuer aux activités de l'industrie textile de ces montagnes, jusqu'à une époque récente.

Au cours de ces premiers travaux historiques, j'ai conclu, dans le cas de l'entreprise nîmoise Fornier et Cie, que le commerce international des produits des Indes rencontré dans les livres de compte, reposait sur une accumulation du capital dans la draperie languedocienne à destination de la Méditerranée. L'intérêt du questionnement de la comptabilité

par un historien m'a paru suffisamment important pour en donner plus tard quelques grilles de lecture dans le dossier des Archives de Clausonne préparé au sein du Service éducatif des Archives du Gard, sous le regard avisé de Monsieur et Madame Debant.

En ouvrant sa première liasse, le chercheur en histoire aborde l'inconnu. Le contenu peut le surprendre. Il découvre rapidement qu'il n'est spécialiste de rien mais qu'il doit s'informer sur beaucoup d'éléments, dans la zone spatio-temporelle où il positionne ses travaux. Le doute méthodique doit accompagner la recherche d'informations, pour estimer la qualité du témoignage, pour espérer croiser ses sources, selon l'expression consacrée. Le doute permet aussi de varier le nombre d'hypothèses explicatives, d'éviter l'erreur de la poursuite d'une hypothèse unique que l'on ambitionnerait de vérifier, souci qui doit être inhérent à tout chercheur.

Le goût de l'archive, comme dit l'historienne Arlette Farge, m'a fait privilégier l'immersion, pendant une longue période, dans les documents anciens. L'immersion permet d'entrer dans un système de valeurs ou de représentations. J'ai ainsi considéré dans ma thèse que l'abbé Jean-Baptiste Fabre, par quelques-unes de ses réflexions éclairées, pouvait être représentatif des Lumières chrétiennes catholiques du XVIII^e siècle. J'ai considéré que Florestine de Clausonne, présentée ici l'an passé, se rapprochait des femmes gestionnaires des biens familiaux dans la France bourgeoise du XIX^e siècle, rencontrées par d'autres chercheuses. Pour ces études de cas, j'ai privilégié trois sources d'informations complémentaires : la correspondance, la comptabilité et les papiers de famille. Encore faut-il pouvoir disposer des trois, ce qui est rare ! Les études de cas documentées sont utiles pour des synthèses postérieures, notamment sur l'histoire des femmes. Les archives privées des femmes sont des sources essentielles et sont donc à préserver. Les femmes sont très souvent absentes

des archives officielles et publiques, sphère d'activités où les hommes étaient beaucoup plus présents.

Les archives privées concernent évidemment les lettres, les journaux intimes et les papiers de famille. Elles concernent aussi les activités associatives, syndicales et professionnelles quand ces femmes en ont eu. Pensons également aux lectures, abonnements ou rencontres, aux loisirs, sports et voyages. Il convient de sauvegarder ces documents et de sensibiliser les héritiers à leur valeur et donc à leur conservation ou leur don. Ce qui paraît futile à première vue peut s'avérer éminemment utile aux chercheurs et participer par conséquent à une meilleure connaissance du passé.

Quant à l'abbé Fabre, qui était de Sommières, il a été ordonné prêtre du diocèse de Nîmes, sous l'Ancien Régime. Il a été curé à la portion congrue dans le diocèse de Montpellier, recevant un revenu fixe, déterminé par la loi et versé par les décimateurs. Sa lettre destinée au ministre Necker au nom des curés du diocèse de Montpellier et connue par ses manuscrits, témoigne du mal-être des curés instruits de la région. Par l'examen des pièces comptables des chapitres cathédraux décimateurs, j'ai pu décrire les circuits de l'argent empruntés par la dîme en Languedoc, qui incluaient des habitants bénéficiaires de la redistribution de ce prélèvement obligatoire. Les fonctions d'assistance concernaient des affectations qui rappellent la Sécurité sociale actuelle. Elles étaient à l'œuvre dans les bureaux des pauvres des communautés, gérés de façon voisine de nos associations d'aujourd'hui, avec statuts, registres de délibérations et livres comptables. Fabre ayant été brièvement vicaire d'Aubais, et seulement vicaire, c'est-à-dire adjoint du curé en titre, j'ai procédé à des recherches sur les prêtres et les catholiques d'Aubais et de Vaunage au XVIII^e siècle. Cela m'a valu d'être intégrée à l'équipe de chercheurs qui travaillent dans cette région, avec lesquels je coopère volontiers, récemment sur Calvisson et son bureau des pauvres.

Sans renoncer à l'époque moderne qui m'intéresse depuis longtemps, je porte mes regards actuels vers le XIX^e siècle. Les notices biographiques des académiciens de Nîmes, dépouillées lors du colloque Guizot, ont laissé entrevoir la richesse des personnalités locales de cette époque. Ces hommes étaient inscrits dans des réseaux de sociabilité et d'amitié complexes. L'Académie se montre, à travers la série de ses *Mémoires*, comme une œuvre humaine collective, amenée à la fois à réagir aux circonstances du moment, politiques ou économiques par exemple, et à évoluer dans la longue durée, au gré des lentes modifications de la société.

D'ici quelques mois, après approfondissement de nouvelles sources, la vie de Florestine de Clausonne, qui vivait sous la monarchie de Juillet, sera développée dans des communications à venir : Florestine la femme, Florestine l'aïeule, enfin la nîmoise. Je travaille actuellement sur un instituteur gardois contemporain des hussards noirs de la III^e République et, fidèle aux conseils qui m'ont été donnés, je regarde autour de lui, j'observe ses collègues hommes et femmes exerçant en Languedoc, imaginant que des éléments pour un portrait de groupe pourraient se présenter, se présenteront nécessairement un jour. Je ne manquerai pas de vous faire partager, quand le moment sera venu, mes réflexions sur quelque autre aspect de la vie de nos prédécesseurs languedociens.